

Le perroquet qui parlait yiddish

Par le professeur Albert Bensoussan



***Quand l'homme pense
Dieu rit
et le perroquet se balance.***

Je ne sais si le perroquet qui parle yiddish fait partie du folklore du yiddishland, mais un célèbre écrivain et cinéaste biélorusse (né à Babrouïsk) et israélien, Efraïm Sevela (1928-2010) en a fait un film portant ce titre, en russe : Попугай, говорящий на идиш, *Porugáj govorjáščij na idiš*, tiré d'un sien recueil de nouvelles du même nom (paru en 1982), qui traite avec humour de la vie difficile des Juifs en Union Soviétique. Sevela, dont l'activité subversive était bien connue, fut déporté en 1971 en Israël où il participa à la guerre du Kippour, mais son caractère dissident le poussa ensuite à vivre aux États-Unis avant de faire retour en Russie où il se consacra au cinéma. Trois ouvrages de cet écrivain ont paru en français *Adieu Israël* (1977), *Arrêtez l'avion,*

je veux descendre (1979) et *Légendes de la rue des Invalides* (1976) publié avec une préface du regretté Piotr Ravicz, qui donna en français un grand roman sur la Shoah : *Le sang du ciel* (1961).

Ce conte du perroquet qui parlait yiddish est fort connu. Et tiens, voilà cette historiette qui se passe à Brooklyn : là, une vieille juive exilée du yiddishland s'ennuie et berce sa mélancolie, à la façon d'Aharon Appelfeld : un gémissement qui dit moins la résignation que la tristesse qui ne peut se taire. Ses enfants, pour l'aider à surmonter sa déprime, lui offrent alors un perroquet parlant yiddish (ce n'est pas si invraisemblable : les perroquets parlent, n'est-ce pas ? et répètent les mots qu'ils ont entendus). Ainsi, pensent-t-il, ne se sentira-t-

elle pas trop seule. Quelques jours après, ils lui téléphonent et lui demandent : « Alors, comment as-tu trouvé le perroquet », et elle de leur répondre par ce simple mot : « Savoureux ! » Et voilà pour cette blague d'humour typiquement judéo-newyorkais. Et maintenant, voici le tour que me joue mon imaginaire, à partir de tout ce que je sais et m'efforce de connaître, tant bien que mal, du continent yiddish.

C'est l'histoire d'un roi du *shmatès*, mais à la retraite, vieux, veuf et orphelin, en la *rie* Bonne Nouvelle au cœur du Sentier, qui s'ennuie un peu de cette éternité figée et longuette... surtout sur la fin (comme dit Woody Allen).

Eh quoi ! se disait l'ancien *shnadè* – *kessé* le tailleur à façon et contrefaçon – je n'ai plus de *hut* à mettre à ma *finger*, plus de dé à coudre au bout du doigt. Et même mon ami le rav Avrom Moyshale Fingerhut, *kessé ine* lumière kabbaliste, il est mort, *Baroukh Dayan Emet*. Et moi je ne sers plus à rien, je suis comme une *amonde kessé* pas plus qu'un noyau, je suis comme le chantre de la *shoul* qui a perdu sa voix de rossignol, *kessé un tsippour*... Le bonhomme, dans la fosse de l'ennui, le trou noir du rien faire, se lamentait en yiddish, dans les seuls mots qui ne lui brûlaient pas la langue : *A haz'n oun a kôl iz azoï vi a sheps oun vól* – je traduis pour les ignorants, *kessé* tous des pauvres types : un hazan sans voix c'est comme un mouton sans laine. Voyez Menashe Kadishman, rien que des brebis tondues il a fait, cet as du pinceau, ce מאַלער, pour son *maler*.

Et il se souvenait de ses temps de gloire où sa petite échoppe se trouvait coincée entre

deux belles vitrines concurrentes, sur les Grands Boulevards, et alors là on va voir l'astuce de ce prince de la fripe : à gauche, Sauveur Baranès, qui venait d'Alger, misère de misère, avait pris pour enseigne «Baranès habille le Tout-Paris » et à droite Makhlouf Khalfa, un émigré du Mzab, *kessé jvif* quand même, mais noir noir, avec un rien de suffisance, « Au Calife des Tailleurs ». Alors, s'il faut révéler enfin l'identité du roi du *shmatès*, Leibele Zaludkowski – *ké* son père c'était le grand *haz'n litvak* de Grodno –, avait osé inscrire au fronton de la petite porte de son magasin : « Entrée principale ». Et des clients il en pleuvait, comme des étoiles dans la nuit, disait-il encore en se rappelant la prière de la *havdola* : *kekoï'hovim baloïla* (je cite d'oreille)... Et voilà et voilà.

Un jour que Leibele revenait de la *shoul* des Filles du Calvaire, misère de misère, souhaitant que quelque chose de merveilleux se produise enfin dans le rouleau tellement quotidien de sa vie morne et monotone, voilà qu'il passe devant la boutique de l'oïseleur qui fait l'angle avec la rue Saint-Fiacre, dégageant toute cette *pish*, *kessa* veut dire que ça puait un peu, et là une voix rauque l'interpelle en yiddish : *Quawwwwk... vouss machst di, kessa* veut dire : Eh toi, comment tu vas ? Bien sûr, Leibele se retourne, le miel dans sa bouche, et derechef il perçoit : *Yo, di, meyn fraynd* oui, toi, l'ami. *Voï voï voï*, étonnant, non ? Leibele frotte ses yeux et n'en croit pas ses *oznaïm*. Les sons sortaient, non pas de la bouche du vendeur, un vieil Arabe coiffé d'une chéchia à gros trous en guise de *kippa*, mais de la gorge emplumée d'un perroquet vert. Ou plutôt vert-de-gris, parce que l'animal semblait un rien vieux, avec

ses poils rares de barbiche sous le bec crochu. Et qui parlait couramment la langue d'Isaac Bashevis Singer et de Cyrille Fleischman.

Alors ce Sidi *Lardjouz*, *kessa* veut dire en arabe qu'il est aussi croulant que moi, il lui dit : *Ontre, Sidi msieu, rigarde li joli proké kiparle kom ti veux*. Et le roi du *shmatès* s'écrie à l'adresse du volatile, en citant ce proverbe archi-connu des gens de Lodz – *kessé « woutch »* qu'il faut prononcer :

– *Haynt roït, morgn toït*, comme quoi l'oiseau pouvait faire le malin avec ses plumes de couleur (« Aujourd'hui rouge »), mais qu'est-ce qu'il croyait, ce sous-paon du pauvre, demain, *morgn*, il serait zigouillé, *toït*, mort et trépassé. (Ou était-ce de lui-même que Leibele voulait parler ?)

Bref, ils étaient aussi antiques l'un que l'autre, sauf que la longévité du perroquet étant avérée, ce dernier avait l'air centenaire.

– *Vouss ? Di kenst redn yiddish ? kessa* veut dire : « Quoi ? Tu sais parler le yiddish ? », lui lance le perroquet en se dressant sur ses ergots.

Il n'en fallut pas plus pour que, sans barguigner, Leibele allonge les cinq (dans ton œil) cent vingt-six euros affichés sous la patte du perroquet vert caca d'oie, qu'il emporte tout aussitôt, en équilibre sur son épaule. Et comme il aime flâner par les Grands Boulevards, *kya* tant de choses, tant de choses à voir – comme il dit Francis Lemarque, *kessé* qu'un p'tit jvif appelé pour de vrai Nathan Korb, que son grand-père aussi était *litvak* –, Leibele regagne son gîte solitaire en la *rie* Bonne Nouvelle. Dans le silence de sa solitude, il lui arrivait de dire en touchant au port, à la mézouza et à sa porte : « Pas de nouvelle, bonne nouvelle »,

qu'il traduisait en yiddish approximatif : *shvaygn iz git, redn iz noch bessè*, mais pour ceux qui n'ont pas accès au bonheur qui est dans le *yiddishe shprach* je transcris au plus près du pré : « Se taire c'est bon, parler c'est encore mieux ».

Et voilà notre Leibele ravi par la voix rauque, pure *galitzer*, de l'emplumé. Il l'a posé dans son salon en lui ménageant un magnifique perchoir : le dossier de sa plus haute chaise – celle du prophète Élie –, et la paille du siège pour les déjections – *drek*, qu'on dit en se pinçant le nez. Et la conversation commence, s'emballe, n'en finit plus, du soir au matin, et toutes les nuits cet homme insomniaque parle en yiddish avec son perroquet qui, par chance, est aussi un animal qui ne ferme jamais l'œil. Un soir même le perroquet lui a chanté, à s'en écorcher les cordes, *יידישע-מאמע* ; fallait l'entendre moduler ce verbe d'or *A Yiddishe Mame, es gibt nisht besser oif der velt*, à quoi ça sert de traduire ? Tu entends, tu aimes et tu pleures. Alors le vieux Leibele lui a parlé des siens, qui sont tous au cimetière de Bagneux, son vieux *fater*, parce qu'il a eu une crise cardiaque en recevant une lettre d'amour de son Trésor, sa *Mame*, qui avait aussi le cœur fragile depuis les dernières rafles, et surtout Ruchel, *kessé la prinelle* de ses yeux, et qui est morte en couches avec le pauvre petit Yankele qui n'a pas vécu, misère de misère. Il parle de tout ce qui lui tient à l'âme ou lui retourne le *kir*, et le perroquet, qui n'a pas grand-chose à dire sur sa piètre biographie, évoque pour sa part un père parlementant au perchoir, une *moutère* enchaînée aux tâches ménagères, et lui... déchaîné comme un avocassier qui gagne toujours ses procès et clamant à tout vent : « On ne paye qu'à la

victoire ! » Et il ponctue sa péroraison perroqueuse de *Riboyné chel oïleume* – en hébreu naturel : רבונו־של־עולם « Maître de l'univers »...

Au fil des nuits papoteuses Leibele devait finir par apprendre que son ara arabe avait, en fait, appartenu dans le très longtemps d'autrefois, et bien avant la Déportation et la Shoah, à un *חכם ha'ham* du ghetto de Josefov à Praha, un véritable *ho'hem attick* qui se réclamait du Maharal et l'avait éduqué ni plus ni moins que le Rav Loew en avait fait de son Golem, en lui apprenant tous les gestes et tous les rites du שולחן־ערוך *Choul'hane 'aroukh* de Moyshe Isserles. Sans lui imposer, comme le précédent, la tâche dégradante de balayer la *shoul*. Et surtout il lui avait enseigné לשון־הקודש *leshon haqodesh*, la langue véhiculaire de Prague à Berlin et de Czernowitz à Wilno, le yiddishland, quoi ! Et l'oiseau vert ne manquait jamais de prononcer le *Boreï peri Ogofeïne* en approchant son bec du godet où Leibele déposait *ine* goutte du vin du *qidoush*.

Quand ils ont eu épuisé les provisions de cacahuètes du bonhomme, ça tombait bien, c'était Tich'a Beav, et les deux compères ont jeûné en se lamentant sur la destruction du Temple, le ghetto de Warszawa, le mur des Lamentations et l'exil de Sion. Peu à peu la religion fortifie leur amitié : chaque matin Leibele met ses téphilines en jetant son châle de *taliss* conjointement sur ses épaules et les plumes de l'oiseau, qui ne manque jamais de baisser la tête au *Chemo Itsroyel* en se voilant les yeux sous sa patte, et c'est toujours lui qui tient le plus longtemps, et dans l'extrême aigu, la dernière note de l'invocation : תחא *Echoïd*... Car voyez-vous, ce perroquet, qui maintenant

se fait appeler *Tsippour*, est capable comme tout bon *Mensch*, de faire ses prières et de *Davenen* en se balançant sur son perchoir. *Oïmain*.

Et puis l'année juive a fini et Rosh Hachana est advenu. Alors *Tsippour* demande à Leibele de le prendre sur son épaule et de le mener au *Bes Midresh* car il veut entendre sonner le chofar. Les voilà donc déambulant dans la *rie* des Filles du Calvaire sur le chemin de la *shoul*, et tous deux se présentent à l'entrée. Le perroquet avance sa patte griffue et embrasse la mézouza en s'écriant *Ma tovoï oïale'ha Yankele*... Il n'en faut pas plus pour qu'on lui permette de s'avancer jusqu'à l'*Eï'hol* et voilà qu'il se produit quelque chose d'étonnant à l'heure des enchères : Leibele parie que son « compagnon *javif* » est capable de *davenen* comme tout un chacun, et le fait est que le perroquet se balance élégamment. Le *Shamess* retient de mémoire les centaines d'euros qui s'amoncellent dans la corbeille virtuelle, et lorsque la somme paraît suffisante au קהל *kóol*, alors celui-ci d'une seule voix s'écrie : Allez, le perroqueux, fais-nous ta prière et qu'on entende ta voix. Or, ce que sont les caprices d'un oiseau, fût-il apprenti *mensch*, le voilà muet comme une carpe et têtu comme *ine moule* (sauf votre respect). Et Leibele, affolé, a beau lui souffler *daven... daven...*, prie donc... prie donc..., rien n'y fait, *Tsippour* s'en balance et reste coi de bec... ce qui fait que Leibele en perd son bas de laine et tous les paris.

De retour à la maison, il éclate alors en reposant brutalement l'oiseau sur son perchoir : tu m'as bien eu, salaud, *Oï oï oï vaï iz mir ! kessa* veut dire que le malheur est tombé sur ma tête, trois fois hélas ! Mais le perroquet,

imperturbable, se met à fredonner la vieille berceuse qui tant enchantait Élie Wiesel quand il était gosse : *Shlof shlof shlof mayn kindele ...* (dors dors dors mon petit). Quelle impudence ! La *houtzpa* à plumes de cet enfoiré ! Leibele l'aurait étranglé, l'aurait même mangé tout cru comme elle a fait la *meshuga* de Brooklyn, cette vieille Golda, et peut-être même a-t-il avancé ses deux mains griffues sans ses dés à coudre, ses *fingerhut*. Mais alors là, *Tsippour* l'arrête et d'un œil coquin, *kessé* celui de gauche שמאל (*smol*), le porte-malheur, voilà qu'il lui lance en se gaussant sur son perchoir et balançant la tête :

– Te fais pas plus bête que tu n'es, espèce

de *shlemiel* à la con, *meshugué* à lier, *yom-yom* ils ont bien rigolé de toi à la *shoul*, mais *Lachen mit yash* rira bien qui rira le dernier, dans dix jours, aux enchères de Kippour, quand ils vont encore parier sur moi, pense un peu à tous les *zouzim* qu'on va leur piquer !

Et toi, l'ami, bonsoir et à la revoyure, ou comme on disait chez nous au shtetl : *Zaï gezint !...*

P/O Avrom Ben Schmuyle

פּאָסצקריפּטום (en français : post-scriptum) : le yiddish hésitant et parfois fautif est le fait du locuteur. Quand même, c'est un perroquet qui parle ! *Ness gadol* ניסים miracle mirifique !

